



Pour fendre l'incurie par le rire, façon **Fred Dubé**
Page E 2



Pourquoi pas une « journée de la **solidarité fiscale** » ?
Page E 8

Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 26 ET DIMANCHE 27 JUILLET 2014

Old Orchard n'existe pas

Poste scriptum, ce sont huit cartes postales *vintages* envoyées à autant d'auteurs estimés du *Devoir* pour les inspirer. C'est aussi une carte blanche littéraire où chacun composera une microfiction de style libre, insufflée par l'image ou le texte, la provenance ou le timbre, selon son bon gré. Cette semaine: Hélène Frédérick. Née à Saint-Ours, au Québec, elle vit à Paris. Elle a publié *Forêt contraire* (Verticales, 2014) et *La poupée de Kokoschka* (Verticales, 2010; Hélotrope, 2014), a été libraire et a travaillé dans l'édition. Elle anime maintenant une résidence où elle invite des auteurs français à découvrir des textes québécois.



HÉLÈNE FRÉDÉRIK

Le paysage nous ment souvent. Horizon tout bleu, bruit du ressac, goélands à gogo, touristes lents et pacifiques sur la promenade. Rien n'est plus faux, n'est plus toc que cette image-là, tu le sais. Pour voir il suffit de fermer les yeux. En réalité le ciel d'azur est noir ce jour-là, avec de petits pigments d'étoile à force de serrement de paupières, et de serrement de poings en pensées.

En vrai la mer n'existe pas. C'est ce que je te dirais si on pouvait se parler.

La distance parcourue depuis Montréal aurait dû tout estomper. Elle révèle, au contraire. Elle souligne notre aveuglement. Elle creuse, oui, elle installe encore mieux le gouffre, présent entre nous depuis le début à l'état de brèche — petite déchirure qui, sous l'impact, suffit à tout ouvrir.

C'est là-bas, pour la première fois, que tu choisis d'utiliser cette arme redoutable contre moi: le silence. Comment réagir au mutisme obstiné d'un être plus que cher? Les non-adeptes de la torture ne peuvent obliger personne à ouvrir la bouche. Ça aussi tu le sais. Tu connais par cœur ma douceur mais aussi mes colères, mes doutes, tu sais trop bien que ton silence va me plier en deux à force de rendre inutile tout ça que je

VOIR PAGE E 6: ORCHARD



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR



Le retour du fils prodige

Le danseur étoile Guillaume Côté mène le Festival des arts de Saint-Sauveur

CHRISTOPHER WAHL

Le danseur de ballet et chorégraphe Guillaume Côté, originaire du Lac-Saint-Jean, est reconnu dans le monde... mais peu connu du public québécois.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Son arrivée au Festival des arts de Saint-Sauveur (FASS) prend des airs de retour du fils prodige. Guillaume Côté, étoile du ballet canadien, voire mondial, né au Lac-Saint-Jean, est encore peu connu du public québécois. Le danseur et chorégraphe associé du Ballet national du Canada (BNC) a accepté de prendre la barre de la manifestation laurentienne dédiée à la danse et à la musique l'an prochain.

D'ici là, c'est-à-dire dès ce jeudi, pour l'ouverture de l'événement, il sera triplement présent sur scène, histoire de se présenter au public tel qu'il est, artiste avant tout: danseur, chorégraphe, mais aussi musicien et compositeur.

« Je monte un spectacle cette année pour m'introduire un peu au festival, explique l'artiste trentenaire en entrevue, venu déjà deux fois au FASS danser dans ses soirées de gala. Je ne suis pas connu là-bas. Je voulais montrer un genre d'échantillon de mon travail. »

Reconnu de par le monde pour son interpréta-

« La direction d'un festival, ce n'est pas quelque chose que j'avais planifié, c'est un rêve que j'avais pour plus tard »

Guillaume Côté, danseur et chorégraphe

tion des classiques comme *Le lac des cygnes* et *Roméo et Juliette*, l'artiste en profitera pour danser un extrait de *Giselle* avec Svetlana Lunina, étoile du Bolchoï accueillie au BNC en 2012 au plus fort de la saga qui a secoué la mythique troupe russe — l'attaque à l'acide de son directeur artistique. « C'est ma *Giselle favorite* dans le monde entier, dit-il. Elle est le summum. »

Mais l'artiste porte aussi depuis quelques an-

nées le chapeau de chorégraphe, et verse alors volontiers dans une esthétique plus contemporaine qu'il présentera pour la première fois au public québécois. Créé pour le FASS, *Dance Me to the End of Love* met en scène sept danseurs invités du BNC (excluant Guillaume Côté) sur la musique de Leonard Cohen.

« J'ai toujours voulu créer une pièce sur du Leonard Cohen, mais je n'avais jamais trouvé la bonne justification pour utiliser sa musique et sa poésie, confie le créateur. Tout à coup, à cause de sa relation avec Montréal et les Laurentides où il a passé du temps plus jeune, je me suis dit que c'était le moment. »

On verra également une autre pièce de groupe, *Fractals: A Patter of Chaos*, qu'il a conçue pour la jeune troupe torontoise ProArteDanza. Il dansera enfin *Body of Work*, un solo de son cru dédié à Anik Bissonnette, directrice sortante du FASS et ex-étoile des Grands Ballets canadiens, qui recevait plus tôt cette année un Prix du Gouverneur général pour les

VOIR PAGE E 4: GUILLAUME



Partenaire depuis 1999

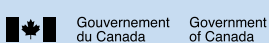
15^E FESTIVAL INTERNATIONAL DE JARDINS

jardins de métis
reford gardens



DE JARDINS

Jusqu'au 28 septembre 2014
Route 132, Grand-Métis, Québec
www.jardinsdemetis.com



★★★
AUBERGE DU GRAND FLEUVE

Bouquin couette au bord du fleuve et à l'écart de la route 132
131, rue Principale, Métis-sur-Mer
Tél: 418 936-3332 ou 866 936-3332
www.aubergedugrandfleuve.qc.ca

CULTURE › ZOO FEST

Le réveil indigné de Fred Dubé

Dans *L'ignorance fait plus de victimes que le cancer*, l'humoriste pourfend l'incurie endémique par le rire

FRANÇOIS LÉVESQUE

Reçu comme une bouffée d'air frais — ou comme une claque sur la gueule salubre, c'est selon —, son premier spectacle solo *Terroriste blanc d'Amérique* fit salle comble l'an dernier à Zoofest, lui valant le prix Coup de cœur. Fred Dubé rempile cette année avec une deuxième proposition au titre tout aussi évocateur: *L'ignorance fait plus de victimes que le cancer*. Déjà, on entend les rires jubilatoires concurrencer les grincements de dents. C'est que, pour informé et réfléchi qu'il soit, l'humour de Fred Dubé ne donne guère dans la rectitude politique.

«J'aime les titres coups-de-poing, un peu choquants, confirme le principal intéressé. J'ai voulu faire allusion à une maladie qui, sans remettre en cause sa gravité, est à la mode. On en parle énormément, on organise des marches, on monte des campagnes de sensibilisation, et c'est bien correct, mais pourquoi n'en fait-on pas autant pour l'ignorance?»

Parant à tout malentendu, Fred Dubé y va d'une précision intéressante: «Les gens qui m'entourent, les gens qui viennent à mes spectacles, les gens que je croise: ce sont tous des gens intelligents, mais qui vivent dans une société qui ne leur donne pas les outils nécessaires pour vivre une vie intelligente.»

Ce qui nous ramène au titre choisit par l'humoriste originaire de Rimouski. «Je me suis inspiré de George Orwell, l'auteur du roman 1984, qui a écrit: "La dictature s'épanouit sur le terreau de l'ignorance." Moi, j'estime qu'on en est là. Je crois que l'ignorance, on l'entretient, on la cultive, parce qu'un peuple inculte est plus facile non pas à gouverner, mais à contrôler.»

Le pouvoir pour cible

On l'aura compris, le pouvoir est la principale cible de Fred Dubé. Le pouvoir dans toutes ses déclinaisons: le politique exécutif (premier pouvoir), le politique législatif (deuxième pouvoir), le judiciaire (troisième pouvoir), sans oublier le médiatique (quatrième pouvoir).

Pour le compte, Fred Dubé poursuit ici une exploration critique déjà bien entamée dans



Dans son spectacle, Fred Dubé prend le pouvoir pour principale cible.

Terroriste blanc d'Amérique, qu'il vient justement de présenter en reprise à Zoofest avec un succès renouvelé. «Je reprends où j'ai laissé, oui. Les deux spectacles ayant été écrits à un an et demi d'intervalle à peine, la mouvance est similaire. J'ai vraiment découvert ma "talle" créative.»

Une «talle» bien fournie qu'il explore depuis quelques années, la démarche de Fred Dubé ne découlant pas d'une épiphanie, mais résultant plutôt d'une série de petites prises de conscience successives. «Le printemps étudiant a été un de ces moments», confie-t-il.

À force de constats, un gars s'éveille, puis se renseigne. «Je suis quelqu'un qui veut comprendre ce qui se passe. Pour y arriver, je lis tant que je peux. Mon spectacle, c'est un condensé de la pensée d'intellectuels pas mal plus futés que moi: Pierre Vallières et son *Nègres blancs d'Amérique*, un livre rempli d'amour; Michel Chartrand, Noam Chomsky... Illusions, de Simon Tremblay-Pépin, offre un bon résumé de la tente médiatique.»

Et l'indignation de monter, monter... Or, pour que celle-ci ne soit pas vaine, il faut la transcender. Dans le cas de Fred Dubé, ça passe par le rire. «Ma force étant l'humour, c'est le moyen que je prends pour propager la réflexion de ces penseurs qui m'inspirent.» C'est déjà beaucoup.

Le Devoir

L'IGNORANCE FAIT PLUS DE VICTIMES QUE LE CANCER

De Fred Dubé, dans le cadre du Zoofest au Théâtre Sainte-Catherine, du 29 juillet au 2 août.

JAZZ

Les complicités anciennes de Charlie Haden

SERGE TRUFFAUT

On sait, vous savez, nous savons que le contrebassiste Charlie Haden a rejoint le grand orchestre que dirige Duke Ellington dans l'au-delà, ainsi que se disent ces choses sur la planète jazz, le 11 juillet dernier. Cela s'est passé à Los Angeles, soit cette ville des démons humains dépeints par Raymond Chandler et dont Haden a traduit en notes ciselées les histoires écrites par ce dernier.

On a lu bien des phrases relatant les faits et gestes musicaux mais aussi politiques qu'Haden a posés sur plus de cinquante ans, et on a relevé une absence énorme. Cela arrive à tout le monde. Autrement dit, nous ne sommes pas là pour jeter la pierre du p'tit Jésus.

Toujours est-il, pour dire brutalement la réalité, que le contrebassiste et chef du Liberation Music Orchestra doit énormément beaucoup au pianiste montréalais... Paul Bley! Ici et là, on a oublié que c'est grâce à Bley si le nom de Haden a pris son envol. Car c'est Bley qui l'avait engagé au milieu des années 50, alors qu'il avait quitté Montréal, après avoir notamment accompagné Charlie Parker, pour la ville du soleil levant, qualifiée également de Cité des anges.

C'est Bley qui avait engagé Haden ainsi qu'un jeune saxophoniste alto originaire de Fort Worth, au Texas, qui s'était appliqué à délier les ornières du jazz. Son identité? Ornette Coleman. On répète et on souligne que Bley fut le premier à comprendre les jeux de Coleman et à apprécier les humeurs musicales de Haden.

Cela étant, on sait et nous savons que Charlie Haden, né le 6 août 1937 à Shenandoah, dans l'Iowa, a été un grand leader, un rassembleur de grands talents, que ce soit avec son Quartet West, son Liberation Music Orchestra, l'Old and New Dreams ou en compagnie de Keith Jarrett ou encore de Jan Garbarek et Egberto Gismonti.

On connaît beaucoup moins, et c'est dommage, les deux splendides galettes sur lesquelles il a imprimé sa profonde maîtrise de la douceur et de la retenue en tant qu'accompagnateur. Les galettes? Il y a celle d'Art Pepper intitulée *Living Legend* et celle, en duo avec le pianiste Hampton Hawes, *As Long as There's Music*, de loin plus passionnante que celles réalisées avec Jarrett.

On se souvient très bien que, lors de sa publication en 1975, la séance avec Pepper fut qualifiée d'exemplaire. En quoi? Meilleur retour sur la scène dans l'histoire du jazz. Qui était au piano? Hawes. Haden fut le complice par excellence.

Le Devoir



RAFA RIVAS AGENCE FRANCE-PRESSE

Le contrebassiste Charlie Haden

«Je crois que l'ignorance, on l'entretient, on la cultive, parce qu'un peuple inculte est plus facile non pas à gouverner, mais à contrôler»

Fred Dubé, humoriste

Hydro Québec présente LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE FORGET

21 JUIN AU 24 AOÛT 2014

LA MUSIQUE DES GRANDS ESPACES

VENDREDI 1^{ER} AOÛT 20 H
QUATUOR À CORDES MODIGLIANI Soirée
 Oeuvres de Haydn, Schumann, Ravel

DIMANCHE 3 AOÛT 15 H
CONCERT-DÉGUSTATION ORCHESTRE DE LA FRANCOPHONIE Événement
 Jean-Philippe Tremblay, chef
 Jean Rondeau, clavecin
 Louis Lortie, piano

SAMEDI 2 AOÛT
JOURNÉE ARTS SANS FRONTIÈRES Événement
FORDIA
 COURS DE MAÎTRE PUBLIC AVEC CHRISTIAN TETZLAFF, PERFORMANCES JUMELÉES ENTRE MUSICIENS ET ARTISTES PEINTRES ET SCULPTEURS, DÎNER CHAMPÊTRE SUR LE SITE, ATELIER DE CRÉATION POUR ENFANTS, DEUX CONCERTS EN APRÈS-MIDI, TABLE RONDE, APÉRO JAZZ ET CONCERT EN SOIRÉE AVEC L'OSQ ET CHRISTIAN TETZLAFF

LES BRUNCHES-MUSIQUE
CASINO CHARLEVOIX
 Tous les dimanches de l'été!
 Du 8 juin au 31 août
 10 h 30 et 12 h 30

Détails sur domaineforget.com
 418.452.3535 | 1 888.DFORGET (336.7438) Suivez-nous sur

ICI MUSIQUE diffuseur officiel

Patrimoine canadien Canadian Heritage Québec Municipalité de Saint-Irénée

CULTURE › MUSIQUE

Les grands concerts DVD de l'été

Riccardo Chailly est-il le plus grand chef de notre temps ? Un DVD renversant le laisse croire...

CHRISTOPHE HUSS

Si vous êtes en manque de grands concerts symphoniques en ce mois de juillet, non seulement nous sommes les premiers à vous comprendre, mais, en plus, nous vous présentons ici de quoi vous rattraper... à domicile!

Des chocs musicaux comme celui ressenti à la découverte de la 5^e Symphonie de Mahler par l'Orchestre du Gewandhaus de Leipzig sous la direction de Riccardo Chailly se comptent sur les doigts d'une main en une année. Le DVD, paru chez Accentus, est la grande nouveauté de l'été dans le grand répertoire symphonique.

Chailly est depuis 1998 le maître, en CD, de la discographie de cette symphonie emblématique qu'est la 5^e de Mahler. Il l'avait alors enregistrée pour Decca avec l'Orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam. Il approfondit sa vision 15 ans plus tard, avec des tempos encore plus serrés, une totale relecture de l'Adagietto (8 minutes 39 secondes, « la » pulsation rêvée) et l'abandon de la disposition Mengelberg dans le 3^e mouvement — Mengelberg avançait le cor solo à côté du premier pupitre des premiers violons pour créer un dialogue dans l'espace avec les autres cornistes.

À ce niveau de raffinement interprétatif, où chaque accent, chaque soufflet, semble calibré et pourtant organique, il n'y a plus rien à critiquer. En écoutant le 1^{er} mouvement de cette

5^e Symphonie de Mahler, enregistrée en février 2013, j'ai eu littéralement l'impression que Chailly avait passé un après-midi complet avec les seuls percussionnistes pour régler exactement chaque impact nécessaire pour cadrer et véhiculer l'idée de marche funèbre. Et puis est venu l'Adagietto, et la même sensation m'a saisi s'agissant de la moindre note de harpe — relayée et balancée dans les graves par la contrebasse. Il en va ainsi de chaque instrument...

Le résultat est une fusion absolue de tous les pupitres en un flot musical irrépensible qui — contrairement à la majorité des interprétations — n'accuse pas le moindre temps mort. S'il est des moments où des interprètes se hissent au niveau de génie des compositeurs, celui-ci, absolument sublime, en est un.

Le maître du baroque

Autre chef majeur de notre temps: Nikolaus Harnoncourt, 84 ans. EuroArts a pris l'habitude de filmer l'ouverture du Festival de Salzbourg, qu'Harnoncourt assurait en juillet 2013. Au programme, l'oratorio *Les saisons* de Haydn. Comme dans toutes les relectures du chef autrichien depuis une quinzaine d'années, la nervosité du mouvement et le soin de la pulsation ont laissé place à un creusement très profond de la manière dont la musique illustre les paroles. Ses *Saisons* transparentes, avec le Philharmonique de Vienne et le Chœur de l'Opéra de Vienne, sont un nouvel exemple de musique éloquente, qui frôle parfois le maniérisme tant tout y est ciselé. Le continuo au pianoforte prend une part importante au déroulement musical patient et poétique. La distribution — Dorothea Röschmann, Michael Schade et Florian Boesch — est parfaite et le véritable théâtre sonore développé par Harnoncourt fascinera ceux qui ont déjà en CD les deux versions essentielles: Jacobs et Gardiner. Excellent bonus: 28 minutes de répétition. Première phrase d'Harnoncourt: « Je crois que, quand on est satisfait, c'est qu'on est mort! » C'est bien le personnage...

Grand romantisme

Le 21 mai 2013, Christian Thielemann dirigeait le gala pour le bicentenaire de la naissance de Richard Wagner. La programmation, très raffinée, évite la *Chevauchée des Walkyries* et autres « tubes » pour se recentrer sur la relation (importante) entre Wagner et Dresde, où le compositeur œuvra entre 1843 et 1849. On y trouve naturellement l'ouverture et l'air *Inbrunst im Herzen* de Tannhäuser, l'opéra écrit à Dresde, mais aussi la version originale de l'air *du Graal* de Lohengrin et la prière de Rienzi, chantés par un Jonas Kaufmann rayonnant, en forme exceptionnelle. C'est le Wagner d'avant le *Ring* (*Vaisseau fantôme*, *Rienzi*, *Lohengrin*, *Tannhäuser*) qui est illustré ici par un orchestre d'une grande richesse de timbres mené par une direction détaillée mais jamais ampoulée de Thielemann. Un très noble gala!

Christian Thielemann, Franz Welser-Möst et Daniel Barenboim cherchent tous à conquérir le marché des symphonies de Bruckner en DVD. Cette bataille ne nous a pas donné de témoignages vraiment renversants jusqu'ici, mais Barenboim marque un point intéressant dans sa troisième interprétation de la 6^e Symphonie, qui, depuis son premier enregistrement, pour DG à Chicago en 1978, lui réussit fort bien. Cette parution avec la Staatskapelle de Berlin, filmée avec précision à la Philharmonie de Berlin et rendue par un montage pas trop nerveux, a un son un peu plus touffu que le DVD Mahler-Chailly. Si vous n'y tenez plus d'avoir du Bruckner en vidéo, cette parution est le bon choix.

Le Devoir



MELIKA DEZ

Après une pause forcée, « j'ai besoin de m'épanouir, d'être en paix avec moi-même », affirme le rappeur Samian.

Le réveil du guerrier

Tombé au tapis, Samian s'est relevé et revient grand avec *Enfants de la terre*, un album plus personnel

PHILIPPE PAPINEAU

Après avoir pris une pause d'une année, forcée par un épuisement physique et psychologique, le rappeur Samian a sondé son âme et a senti le besoin de continuer son parcours musical. Mais sur *Enfants de la terre*, le Québécois aux racines algonquines dévoile non seulement le guerrier revendicateur, mais aussi l'homme sensible et spirituel qu'il est.

Et il suffit d'écouter sa pièce *J'ai besoin* pour tout comprendre de ce troisième disque tout en français. D'ailleurs, il parlera abondamment du « besoin » pendant notre entretien. On pige quelques lignes de la chanson pour commencer: « Besoin de repos, affaibli par la fatigue / Besoin de prendre du recul question de faire le vide ».

« Il y a un an que je me suis personnellement effondré, littéralement, confie Samian au bout du fil. Physiquement, psychologiquement, émotionnellement, spirituellement, ma vie a... Ya eu la mort de mon père, y'a eu beaucoup de choses en fait, dans la dernière année... J'ai voulu arrêter, j'ai voulu prendre une pause. »

Vers la fin de sa dernière tournée, l'Abitibien qui a grandi à Pikogan a fait une trentaine de spectacles en l'espace d'un mois. « Ya des places où on faisait deux shows par jour, c'était énorme. Et après ça mon corps a lâché, et je me suis dit: c'est pas ça, la vie, que je faisais pas ce métier-là pour ça. J'allais pas mettre ma santé en péril pour ce métier-là, au contraire, je devais me donner un équilibre de vie sain, pour être capable d'en faire plus longtemps. J'ai envie de monter sur la scène pour les bonnes raisons. »

Retour à la chanson *J'ai besoin*. Au deuxième couplet, Sa-

mian dit: « J'ai besoin de m'épanouir, d'être en paix avec moi-même ». C'est patent sur plusieurs chansons, celui qui fait de la musique depuis presque 10 ans maintenant ne fait pas que parler de la cause autochtone — ce qu'il fait encore et plutôt bien, sur des pièces comme *Rez* et *Les miens* — mais il se dévoile davantage comme personne, comme homme.

« Je suis passé du "on" au "je" un peu, mais pas partout. Oui, l'album est très personnel, mais il est quand même fidèle à ce qu'on faisait. Mais j'avais besoin de parler de moi, et peut-être d'expliquer qui je suis aussi. Peut-être pour le monde qui me suit depuis toutes ces années-là, j'avais besoin de dire qui j'étais, l'homme derrière le guerrier, finalement. »

L'homme et sa foi

Et ce qu'est Samian, c'est aussi un homme croyant, spirituel. Sur *Enfants de la terre*, un album musicalement éclaté et joué avec de vrais musiciens, il met en avant ce côté de sa personne. Et toujours sur *J'ai besoin*: « J'ai besoin de Dieu dans ma vie, j'ai besoin de croire ». D'ailleurs, l'année dernière, à 30 ans, Samian raconte qu'il s'est fait baptiser. Il dit aller à l'église, mais du même souffle, il a des mots durs pour les religions. « Il faut faire une différence entre la religion et la spiritualité. Oui, il y a une chanson qui s'appelle Jean 3:16, qui est très biblique, et Lettre à Dieu, qui est un peu une prière. Mais j'ai grandi comme ça, en famille d'accueil, j'ai habité chez un pasteur d'une église chrétienne. Ce que j'aime des chrétiens — et même le mot chrétien, ça catégorise une religion et j'aime pas ça — c'est que leur spiritualité et celle des autochtones est la même. C'est le même Créateur, les mêmes valeurs, les mêmes commandements en fait! C'est là où ça me rejoint en tant que Métis. »

« J'avais besoin de parler de moi, et peut-être d'expliquer qui je suis aussi. Peut-être pour le monde qui me suit depuis toutes ces années-là, j'avais besoin de dire qui j'étais, l'homme derrière le guerrier, finalement. »

Le rappeur Samian à propos de son dernier album

Samian sait bien que le sujet est un peu délicat au Québec, mais pendant son année de recul, il s'est accroché à sa spiritualité. « C'est une grosse partie de moi, de mon intimité, de ce que vraiment j'ai vécu à l'intérieur dans la dernière année. Il a fallu que je m'accroche à ces choses-là pour être capable de revenir, et de me remettre sur pied. »

Le jeune papa ne partira pas en tournée cet automne, se contentant de quelques dates, dont le 31 juillet sur la place des Festivals, dans le cadre de Présence autochtone. Il profitera des prochains mois pour enregistrer la deuxième saison de la série *Rythme des nations*, en plus de travailler à nouveau

au cinéma avec le réalisateur Yan Lanouette Turgeon. « Je profite de ce moment de vie où je peux m'amuser à jouer l'acteur! Alors, probablement que la tournée de cet album-là, on va la faire en 2015. » À ce moment-là, comme sur sa chanson, il pourra chanter: « J'ai besoin de mon public, j'ai besoin de l'entendre. »

Le Devoir

ENFANTS DE LA TERRE

Samian
7^e Ciel Records
En magasin le 5 août

Écouter · La pièce
J'ai besoin par Samian.
ledevoir.com/musique

EXPOSITION EXTÉRIEURE
ÎLE SAINTE-HÉLÈNE
CHRONIQUES ILLUSTRÉES

du 25 JUIN
au 31 AOÛT

EXPOSITIONS

Viens jouer dans ma cour

JEUX et PARCOURS

VISITES GUIDÉES

PIQUE-NIQUES

ACCÈS LIBRE et GRATUIT à la COUR

EXPOSITIONS INTÉRIEURES
LA MARINE: L'ŒUVRE D'UN SIÈCLE
HISTOIRES ET MÉMOIRES

Musée STEWART
Museum
ÎLE SAINTE-HÉLÈNE

STEWART-MUSEUM.ORG
Parc Jean-Drapeau

CULTURE DE VISU

Homme blanc hétéro
au bord de la crise de nerfsTESTOSTÉRONE :
MYTHOLOGIES
IDENTITAIRESCommissaire : Charlotte
Rousseau. Jusqu'au 6 septembre
à la galerie Donald Browne.

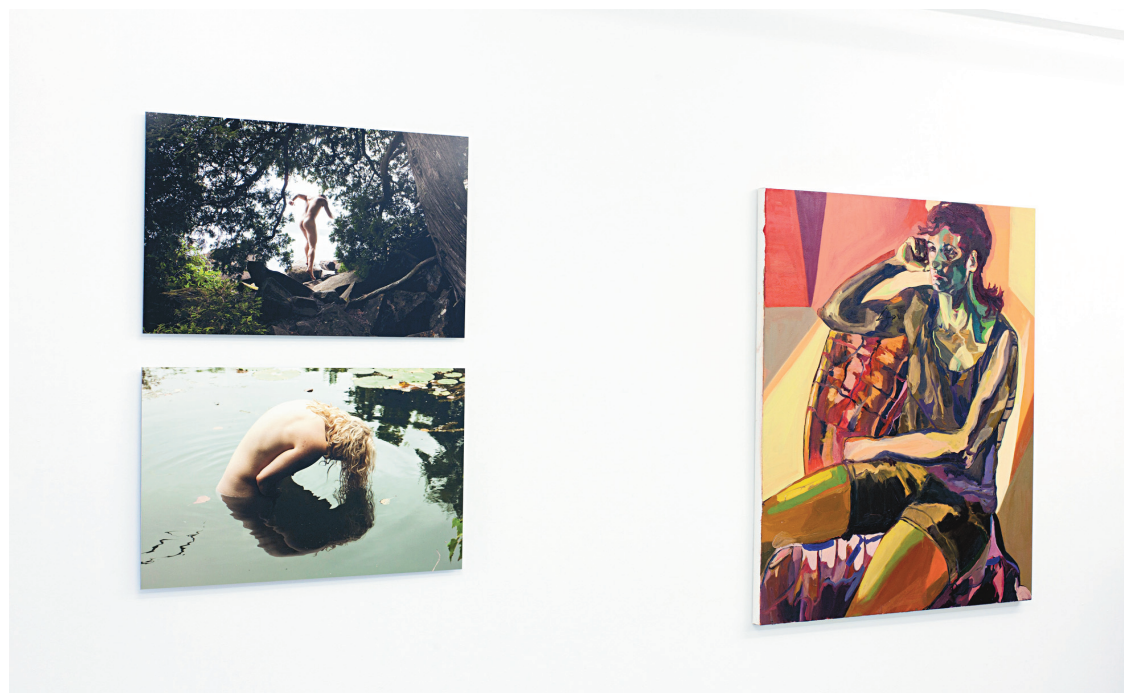
NICOLAS MAVRIKAKIS

Longtemps l'identité sexuelle fut décrite comme étant naturelle. Nos comportements, nos manières d'être, en tant qu'homme ou femme, semblaient être définis par notre genre. Et puis, nos sociétés ont eu tendance à plutôt décrire les codes du masculin et du féminin comme étant appris, imposés par la société dans laquelle nous naissons. Entre autres, la théoricienne Judith Butler a expliqué que l'identité sexuelle est une construction et que nous jouons tous un rôle bien intériorisé.

De nos jours, nous assistons à un éclatement du modèle homme hétéro/femme hétéro et assistons à une reconnaissance sociale des multiples identités sexuelles. On ne parle pas seulement des homosexuels, gais et lesbiennes, mais des bisexuels, des transgenres, des transsexuels, des *she-male*... Pour tenter de regrouper le plus de monde possible, on a ajouté la catégorie des *queers*, qui pourrait même inclure des hétérosexuels non conformistes, tels les hommes hétéros qui aiment se travestir (oui, oui, cela existe et il semblerait même que la majorité des hommes se travestissent soient hétéros). Dans ce discours déconstructeur de l'identité, les femmes ont été montrées comme le symbole même de l'identité construite: maquillages, vêtements (comme des costumes), coiffures, gestes...

Ecce homo

Mais dans tout cela, où est donc passé l'homme hétéro?

Olivier Gariépy, *La fuite d'Orphée et L'Écho de Narcisse* de la série *Les Âmes Nomades* ainsi que Jenna Meyers, *Frankie*, 2014, huile sur toile.

Comme Diogène, faudra-t-il bientôt le chercher avec une lanterne?

Dans une petite expo (avec un grand sujet), la commissaire Charlotte Rousseau nous oblige à réfléchir à cette opposition entre culture et nature à partir de la représentation des hommes. Avec *Testostérone*, elle nous convie à voir comment il y a du mâle un peu partout... Elle nous rappelle comment «chaque être humain est assujéti» à cette hormone, «à différents niveaux et de multiples façons tout au long de sa vie. Ainsi, le taux de testostérone chez l'homme en couple diminue, tandis que celui de la femme dans la même situation augmente. Cet équilibre ne durerait néanmoins que d'un à trois ans... Ces cycles provoquent bouleversements, ambiguïtés et désirs, pulsions de vie, de mort, de création».

Parmi les pièces importantes de l'exposition, notons la grande

photo de Shari Hatt, artiste originaire de la Nouvelle-Écosse. Le public se souviendra qu'elle a déjà exposé chez Donald Browne, entre autres une vidéo intitulée *The Studio Visit* où elle montrait le milieu de l'art comme une pièce de théâtre où chacun jouait son rôle. Elle poursuit ici sa réflexion sur les rôles joués par les hommes dans un contexte différent, celui de la chasse. Elle nous permet de voir comment dans certains contextes les hommes hétéros ont une plus grande intimité, développent une forme d'homosocialité, n'hésitant pas à s'abandonner à une fraternisation très physique...

Elle aurait pu ajouter des images des récents matchs de la coupe mondiale de football, où bien des joueurs s'embrassaient de bien des manières lors des divers buts. Son œuvre fait d'ailleurs écho à une pièce de Barbara Kruger, *You*

Construct Intricate Rituals Which Allow You to Touch the Skin of Other Men (1981).

Dans ses dessins, Jérôme Ruby nous montre des hommes (et des femmes) nus dans la nature, qui font penser à des animaux et à des bêtes féroces. Une forme de critique acide de la lecture essentialiste du rôle naturel de l'homme et de la femme?

Jenna Meyers, artiste états-unienne qui définit elle-même son travail comme étant «de l'abstraction figurative et du portrait queer», montre un portrait d'un individu dont le genre reste flou. Dans un désir de rendre compte de l'éclatement de la notion d'identité, cette créatrice ne parle pas d'elle au féminin mais bien d'«ils» au pluriel, cela lui permettant de signaler que l'auteur est toujours un être multiple.

Le visiteur notera, placée en marge de l'expo (en conclusion?), une pièce de Suzy Lake qui est tout à fait dans l'esprit des idées de Butler sur les identités sexuelles. Réalisée en 1973, cette œuvre nous montre des femmes paradant, avec pour légende la phrase suivante: «L'adoption successive de divers rôles chez une même personne est un fait journalier qui se manifeste subtilement que l'on s'habille d'une façon spéciale pour une certaine occasion, ou que l'on adapte inconsciemment les manières de quelqu'un d'autre.»

Collaborateur
Le Devoir

D Voir aussi : D'autres œuvres tirées de l'exposition *Testostérone*. ledevoir.com/arts-visuels

DANSE

GUILLAUME

SUITE DE LA PAGE E 1

arts du spectacle. «Elle a beaucoup fait pour le FASS.»

Né au Lac-Saint-Jean, baigné dans la danse dès l'âge de trois ans (ses parents tenaient une école), Guillaume Côté a quitté le nid familial à 11 ans pour aller suivre un stage à l'École du BNC. Il y fera finalement toute sa formation. En cinq ans de vie professionnelle, après un passage au New York City Ballet, il se hisse au rang de danseur principal du BNC et fréquente les scènes du monde à titre de danseur invité.

Petit cousin
de Jacob's Pillow

Si le corpus qui l'a fait connaître est d'abord classique, le BNC se frotte aussi aux grands noms du néoclassique et des figures plus contemporaines, tels James Kudelka, Wayne McGregor et Marie Chouinard. Pour lui, la rupture marquée entre les mondes néoclassique et contemporain est chose du passé. Un esprit qu'il entend bien répandre à titre de directeur du FASS.

«Dans les années futures, ce que j'aimerais amener, c'est un aspect de création. Comme à Jacob's Pillow [le réputé festival américain qui se tient l'été dans la campagne du Massachusetts], chaque année on aurait une œuvre originale d'un chorégraphe que je sélectionnerais», annonce-t-il. Le FASS, petit cousin de Jacob's Pillow? «J'adorerais.» Il négocie d'ailleurs un projet de partenariat avec le festival, qui partage avec le FASS un décor bucolique, et a déjà fait son choix de «recrue» pour 2015.

Il entend donc miser sur des créateurs indépendants, sans pour autant délaisser l'excellence qu'incarnait jusqu'ici la venue de troupes presti-

gieuses comme Alterballetto ou le Ballet de Hong Kong.

«La danse classique, je l'ai dans le cœur, mais c'est quelque chose qu'il faut présenter dans le bon contexte: 60 cygnes sur une petite scène avec de mauvais costumes et sans orchestre, ça ne marche pas...»

La tâche qui l'attend l'excite, mais comme elle lui est étrangère, elle le rend aussi un peu nerveux. «La direction d'un festival, ce n'est pas quelque chose que j'avais planifié, c'est un rêve que j'avais pour plus tard», dit-il. Aussi a-t-il accepté à la condition de partager la fonction avec Anik Bissonnette pour l'année en cours, afin d'observer et d'apprendre le métier et «d'être vraiment là à titre de directeur» en 2015, dit celui qui n'aime pas faire les choses à moitié.

Mais il constate que son seul carnet de contacts, avec les artistes et diffuseurs qu'il fréquente un peu partout sur la planète danse, peut apporter beaucoup au festival laurentien. «Avec mes ressources, je vais pouvoir faire des liens entre les créateurs d'ailleurs, le réseau canadien et aussi du classique de haut niveau.»

Loin de mettre fin à sa carrière artistique en pleine effervescence (il demeure chorégraphe associé au BNC), l'aventure FASS lui permet tout de même de prendre une petite pause estivale de la danse.

«J'ai beaucoup de plans pour le futur, mais pour le moment, le festival me tient vraiment occupé», dit celui qui se prépare aussi à un autre tournant, celui-ci personnel: sa conjointe, la danseuse du BNC Heather Ogden, porte leur premier enfant...

Le Devoir

FESTIVAL DES ARTS
DE SAINT-SAUVEUR

Au parc Georges-Filion de
Saint-Sauveur, du 31 juillet
au 9 août. www.fass.ca



BRUCE ZINGER

Créé pour le FASS par Guillaume Côté, *Dance Me to the End of Love* met en scène sept danseurs sur la musique de Leonard Cohen.

MORRICE
ET LYMAN
EN COMPAGNIE DE
MATISSEMusée national
des beaux-arts
du QuébecMNBAQ
.ORG

JUSQU'AU 7 SEPTEMBRE 2014

L'EXPOSITION ÉPARGNÉE PAR LE MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC, AVEC LE
GÉNÉRIQUE CONCOURS MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTREAL ET DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DU CANADA / JOHN VAUGHAN LA PLAGE SAINT-JEAN-DE-LUZ (ITALIE, 1959) HUILE SUR PAPIER
COLLÈGE SUR TOILE / CAROL SESSA / 2/21/04 MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA, OTTAWA / DON DE LA
SUCCESION DE MARLENE, 1998, SELON L'EXPRESSION DE SA VOLONTÉ. PHOTO: MNBAQ

Québec

Ozias

LE DUC
D'ORLÉANSAux sources
de l'œuvre

DU 10 JUIN AU 12 OCTOBRE 2014

Une présentation
Hydro
QuébecLes Muséales
de Mont-Saint-Hilaire

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONT-SAINTE-HILAIRE

150, rue du Centre-Civique, Mont-Saint-Hilaire
450 536-3033 www.mbamsh.qc.ca

« Avec mes ressources, je vais pouvoir faire des liens entre les créateurs d'ailleurs, le réseau canadien et aussi du classique de haut niveau »

Guillaume Côté, à propos de son rôle de directeur du FASS

CIRCUIT DES
arts
MEMPHRÉMAGOG

DU 26 JUILLET AU 3 AOÛT

Visite d'ateliers d'artistes 10 h à 17 h

Exposition collective à partir du 23 juillet
au centre-ville de Magog, 61 rue Merry Nord21^e ÉDITION !WWW.CIRCUITDESARTS.COM

CULTURE › CINÉMA

Une œuvre dans le temps

Bel essai cinématographique, *Jeunesse* a été tourné sur une période de 12 ans

JEUNESSE (V.O. S.-T.F. DE BOYHOOD)

★★★★
 Scénario et réalisation : Richard Linklater.
 Avec Ellar Coltrane, Patricia Arquette, Lorelei Linklater, Ethan Hawke. Image : Lee Daniel, Shane Kelly. Montage : Sandra Adair. Musique : variée. États-Unis, 2014, 166 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

La chronique *Jeunesse* repose sur une idée toute simple. Si simple, en fait, que l'on se demande pourquoi aucun cinéaste n'y a pensé avant. Il est vrai, cela dit, qu'en la mettant à exécution, Richard Linklater, réalisateur défricheur s'il en est, ne s'est pas facilité la vie. Imaginez : raconter une histoire filmée sur une période de douze ans et mettant en scène des personnages joués par les mêmes acteurs. Et pourtant, on se laisse porter par son plus récent film sans déceler la moindre couture, le moindre effort.

En l'espace d'un peu plus de 2 heures 40 qui filent comme le temps qui semble s'accélérer à mesure que l'on vieillit, on suit le parcours de Mason Jr. (Ellar Coltrane), âgé de sept, huit, neuf... treize, quatorze... dix-neuf ans. En orbite autour de lui gravitent sa sœur Samantha, sa mère Olivia et son père Mason Sr., ceux-ci divorcés, mais en bons termes.

Comme l'expliquait le cinéaste dans *Le Devoir* du 17 juillet 2014, *Jeunesse* n'offre pas tant un récit qu'une succession de moments, des instantanés développés entre deux ellipses qui révèlent, ici l'état d'esprit du protagoniste, là l'évolution de sa mère. D'ailleurs, interprété par une Patricia Arquette absolument remarquable, ce personnage bénéficie d'une courbe dramatique particulièrement intéressante, Olivia passant de caissière qui tire le diable par la queue à professeure de collège, un retour aux études et deux divorces plus tard.



Dans *Jeunesse*, on suit le parcours de Mason Jr. (Ellar Coltrane), âgé de sept, huit, neuf... treize, quatorze... dix-neuf ans.

Observer Ellar Coltrane qui grandit sous nos yeux constitue une expérience privilégiée, certes, mais voir Patricia Arquette mûrir de la mi-trentaine qui cherche à la fin de la quarantaine qui a trouvé, avec ce que cela comporte d'accablant et de joie, s'avère presque plus émouvant. La

scène d'au revoir entre elle et son fils, alors que ce dernier s'apprête à partir pour l'université, est absolument bouleversante. Le monologue que livre la mère en cette occasion distille une lucidité douloureuse, mais de la reconnaissance aussi.

C'est là, en définitive, la voie qu'emprunte Ri-

chard Linklater, qui conclut son bel essai cinématographique sur une note lumineuse, parce qu'après tout, la vie de Mason Jr. ne fait — encore — que commencer.

Le Devoir

Chronique d'une mort aseptisée

SOUS LE FIGUIER

★★
 Réalisation et scénario : Anne-Marie Étienne. Avec Gisèle Casadeu, Anne Consigny, Jonathan Zaccai, Marie Kremer. Image : Philippe Guilbert. Montage : Sabine Emiliani. Musique : Jeannot Sanavia. France-Belgique, 2012, 92 min.

ANDRÉ LAVOIE

Il n'y a pas que les fruits trop mûrs qui tombent parfois sur les épaules des personnages dans *Sous le figuier*, un drame aux couleurs estivales de la scénariste et cinéaste belge Anne-Marie Étienne. Les clichés déboulent aussi dans un certain fracas, ceux sur l'approche de la mort, la quête de l'amour, les caprices de l'amitié et la sagesse des aînés. Disons que le tableau général apparaît vite chargé, peu soucieux de nuances psychologiques, distillant des principes de vie qui nous stimulent surtout à faire le contraire.

Celle qui nous gratifie de ses bons conseils, Selma (la vénérable et centenaire Gisèle Casa-



Dans *Sous le figuier*, les clichés déboulent sur l'approche de la mort, la quête de l'amour, les caprices de l'amitié et la sagesse des aînés.

deus), sait qu'elle n'en a plus pour très longtemps. Pour rendre le départ moins difficile à l'heure des vacances estivales, Nathalie (Anne Consigny), une chef réputée ayant rendu son tablier et en pleine crise existentielle, décide de louer une maison de campagne. À ce tandem amical se greffent Christophe (Jonathan Zaccai), divorcé et père de trois petites

filles, ainsi que Joëlle (Marie Kremer, la plus insupportable du quatuor), une jeune femme un peu paumée cherchant des réponses dans les cartes de Selma, elle qui s'amusait à jouer à la voyante dans un bar de Bruxelles.

Les liens unissant ces personnages, pour la plupart antipathiques et caricaturaux, apparaissent souvent ténus, même

si la première partie du film, résolument urbaine, multiplie les scènes inutiles pour illustrer leur désarroi ou leur attachement. Lorsqu'ils débarquent dans ce coin paradisiaque, espace vaste et magnifique consolant un peu ces gens qui ont perdu leur boulot et font de l'argent une obsession, le départ imminent de Selma devient alors l'enjeu central du film.

La mort annoncée de cette dame bienveillante à l'excès — elle n'a guère fréquenté Tatïe Danielle, et on le regrette parfois — est présentée dans un enrobage dégoulinant de bons sentiments, laissant de côté les aspects moins édifiants, et donc plus humains, de cette réalité. Avant cela, il nous faut subir une litane de drames personnels dont bavardent souvent les personnages, mais ces jérémiades nous indiffèrent assez rapidement. Tant qu'à passer des vacances avec ces figures à la banalité téléromanesque, on optera pour une bonne cure de silence.

Collaborateur
Le Devoir

EMMANUELLE DEVOS JULIE FERRIER NATACHA RÉGNIER HELENA NOGUERRA LAURENT POTRENAUX

★★★★★
 «Emmanuelle Devos est formidable.»
 François Lévesque, Le Devoir

★★★★★
 Maude L'Archevêque, La Presse

LA VIE DOMESTIQUE

UN FILM DE ISABELLE CZAJKA
 (D'APRÈS «ARLINGTON PARK» DE RACHEL COOK)

MICHAËL ABITEBOUL SAVA LOLOV GREGOIRE OESTERMANN MARIE-CHRISTINE BARRAULT LAURENT CAPELLUTO

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CINÉMA BEAUBIEN 2386, Boulevard E. 514-721-6080
 MEGA-PLEX GUZZO
 PONT-VIAU 16
 CINÉMA LE CLAP

tous les jours:
 11h20, 14h00, 16h30, 21h20

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

www.funfilm.ca facebook.com/funfilmdistribution twitter.com/FunFilmDist

★★★★★

« Brillante tragédie. »
 Marie-Hélène Mello, CINÉ-BULLES

GOLSHIFTEH FARAHANI KORKMAZ ARSLAN

MY SWEET PEPPER LAND

UN FILM DE HINER SALEEM

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

EXCENSTRIS 514 847-2206
 CINÉMA LE CLAP

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

www.funfilm.ca facebook.com/funfilmdistribution twitter.com/FunFilmDist

17 août – OTTAWA – Gustave Doré au musée
 27 août – QUÉBEC – exposition au musée
Morrice et Lyman en compagnie de Matisse
 2 octobre – MONT-SAINT-HILAIRE
Le peintre Ozias Leduc aurait 150 ans!
 30 octobre – 2 novembre – musées – opéra
KINGSTON - TORONTO – HAMILTON - NIAGARA

Les beaux détours
 CIRCUITS CULTURELS

www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621
 En collaboration avec Club Voyages Rosemont
 Titulaire d'un permis du Québec

★★★★★ PLUS DE 1.6 MILLIONS D'ENTRÉES EN FRANCE! ★★★★★

LE PARISIEN
 « Voilà une comédie savoureuse sur les amitiés contrariées... autour d'un Lambert Wilson en pleine crise. » Le Parisien

LAMBERT WILSON FRANCK DUBOSC FLORENCE FORESTI GUILLAUME DE TONQUEDEC LIONEL ABELENSKI JÉRÔME COMMANDEUR JUIZ VALÉRIE MEIS CROUZET

BARBECUE

UN FILM DE ÉRIC LAVAINNE

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN CINÉMA Comptoir LE TAPIS ROUGE CINÉMA LE CLAP SHERBROOKE

LE DEVOIR métropole

GAGNEZ L'UN DES 10 DVD DU FILM

SANDRINE KIBERLAIN ALBERT DUPONTEL

9 MOIS FERME

COMMIS PAR ALBERT DUPONTEL

« INVENTIF, RÉJOISSANT ET HILARANT! »
 LE PARISIEN

« JE N'AVAIS PAS AUTANT RI DEPUIS TRÈS TRÈS LONGTEMPS! »
 MARC-ANDRÉ LUSSIER, LA PRESSE

POUR PARTICIPER, VISITEZ LE
concoursetmetropolefilms.com

La promotion aura lieu sur le site web du 25 au 31 juillet inclusivement et le tirage se fera le 1^{er} août 2014.
 10 gagnants recevront par la poste une copie DVD du film. Règlements disponibles chez Annonce Communications.

DISPONIBLE EN DVD ET VIDEO SUR DEMANDE

metropolefilms.com



Une scène du 24^e Conte pour tous, *La gang des hors-la-loi*

La passion du petit Nicolas

LA GANG DES HORS-LA-LOI

★ ★ 1/2
Réalisation : Jean Beaudry. Scénario : Lance Woolaver et André Melançon en collaboration avec Jean Beaudry. Avec André Kasper, Guy Thauvette, Charles Gillespie, Lambert Legendre, Valérie Blais. Musique : Marc Beaulieu. Canada, 2014, 90 minutes.

MANON DUMAIS

Quiconque a vu et revu *La guerre des tuques* d'André Melançon, premier long métrage des productions La Fête, au cours des 30 dernières années peut en citer aisément les répliques-cultes ou en fredonner la chanson principale. En sera-t-il de même dans quelques décennies pour le 24^e Conte pour tous, *La gang des hors-la-loi* de Jean Beaudry? Rien n'est moins sûr.

Librement adapté d'un roman du Néo-Brunswickois Lance Woolaver, écrit par André Melançon, qui n'a pu réaliser le film pour des raisons de santé, *La gang des hors-la-loi* traite avec délicatesse de deuil, d'alcoolisme et de dépression difficiles à travers les personnages de Nicolas (André Kasper, expressif), orphelin de père fou de baseball, et de son grand-père Jérémie (Guy Thauvette, impérial), pêcheur ayant sombré dans l'alcool après la disparition de son fils en mer deux ans auparavant.

Aidé de ses camarades Tiger, Shogun, Keiko, Raoul, Charley et Pic-Pic (Charles Gillespie, Lambert Legendre, Anyjeanne Savaria, Samuel Tremblay et Uapeshkuss Thernish, attachants), Nicolas ne s'en

laisse pas imposer par la maïresse du village (Valérie Blais, caricaturale) et son acolyte (Vincent Bolduc, sous-utilisé) lorsque ceux-ci transforment le terrain de baseball, où Jérémie et son fils ont autrefois brillé, en dépotir municipal.

En demandant à Jean Beaudry, à qui l'on doit deux des meilleurs Contes pour tous (*Pas de répit pour Mélanie* et *Tirelire, combines & cie*), de remplacer au pied levé Melançon, Rock Demers a certainement eu du flair. De fait, le réalisateur a su imposer sa sensibilité, son regard empreint de tendresse et de justesse sur les rapports tantôt complices, tantôt tendus entre Nicolas et Jérémie. Qui plus est, Beaudry n'adopte jamais un ton moralisateur ni ne verse dans le mélo lors des scènes intimistes.

Joliment photographiée par Philippe Lavalette, cette comédie dramatique campée dans un village du Nouveau-Brunswick possède quelques attributs qui risquent d'en agacer plus d'un. Si l'on accepte le caractère multiethnique de la petite bande et le fait que peu de villageois ont l'accent des Maritimes, on tique devant certains éléments trop artificiels. Ainsi, les confidences de Nicolas à sa corneille cassent le rythme déjà peu enlevant de l'ensemble et le rap de Charley ponctuant chaque conversation irrite au plus haut point. Enfin, alors qu'on se désole que plusieurs personnages secondaires peinent à se démarquer, on regrette que le scénario réserve assez peu de surprises et de sous-intrigues solidement étoffées.

Collaboratrice
Le Devoir

Paranoïa dans le brouillard

A MOST WANTED MAN

★ ★ ★
Réalisation : Anton Corbijn. Scénario : Andrew Bovell, d'après le roman de John le Carré. Avec Philip Seymour Hoffman, Rachel McAdams, Willem Dafoe, Robin Wright, Daniel Brühl. Image : Benoît Delhomme. Montage : Claire Simpson. Musique : Herbert Gronemeyer. Allemagne-États-Unis, 2013, 121 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

L'expression « Les murs ont des oreilles » n'a rien d'une métaphore dans l'univers du romancier John le Carré. *A Most Wanted Man*, adaptation crépusculaire d'Anton Corbijn (*Control*, *The American*), décrit ce climat paranoïaque à Hambourg, une ville figée dans la grisaille et dépourvue de ses charmes, car la caméra du directeur photo Benoît Delhomme ratisse surtout des rues très sombres et des bureaux éclairés aux néons.

Cette lumière blafarde accentue la propre misère de Gunther (Philip Seymour Hoffman), responsable d'une discrète cellule antiterroriste située dans cette cité portuaire tristement célèbre, quartier général des responsables des attentats du 11 septembre 2001. Les autorités allemandes ne veulent plus de cette publicité, mais personne ne s'entend sur les moyens. L'arrivée d'Issa (Grigory Dobrygin), immigré clandestin moitié russe, moitié tchétchène, son besoin pressant d'entrer en contact avec un banquier (Willam Dafoe) pour récupérer une importante somme d'argent et son alliance avec une avocate idéaliste (Rachel McAdams) font croire à Gunther qu'il peut ainsi remonter jusqu'à un personnage-clé du mouvement terroriste camouflé sous une aura de respectabilité. Hanté par son passé, critiqué pour ses méthodes, jugé trop lent par des policiers à la gâchette facile et une diplomatie américaine sur les dents (symbolisée avec grâce par Robin Wright), Gunther semble lui aussi traqué comme un criminel.

La simplification des enjeux géopolitiques n'est pas le trait dominant chez John le Carré, refusant également toute forme de triomphalisme rassurant. Anton Corbijn s'y soumet de bonne grâce, imposant un rythme déstabilisant pour ceux qui préfèrent les méthodes expéditives



Philip Seymour Hoffman joue un responsable d'une discrète cellule antiterroriste.

LES FILMS SÉVILLE

d'un James Bond ou d'un Jason Bourne. Avec son teint maladif, son souffle court, sa voix éraillée, ce traqueur de terroristes tel que défendu par Hoffman dans son dernier grand rôle avant sa mort affiche parfois le profil d'une épave à la dérive, perdu dans un monde où jouer un double jeu constitue une figure imposée.

Honorable
Ces choix forment un tout cohérent, sauf celui de forcer tout ce beau monde à s'exprimer en anglais avec un accent germanique, exigence que Hoffman et McAdams ont bien du mal à assumer. Cette bizarrerie apparaît d'autant plus ironique, voire cruelle, qu'elle relègue au second plan

des acteurs locaux tout aussi talentueux, dont Daniel Brühl et Nina Hoss, marginalisés pour de strictes considérations commerciales. Malgré tout, *A Most Wanted Man* ne défigure en rien la vision de John le Carré mais, parmi les grandes relectures de son œuvre (*The Spy Who Came in from the Cold*, *The Constant Gardener*, *Tinker Tailor Soldier Spy*), celle-ci ne possède pas tous les atouts pour se faufiler dans le peloton de tête. L'ambitieuse complexité du récit, une atmosphère angoissante et la présence fantomatique de Philip Seymour Hoffman la rendent toutefois honorable.

Collaborateur
Le Devoir

L'humour en cendres

LE VOLCAN

★ ★
Réalisation : Alexandre Coffre. Scénario : Laurent Zeitoun, Yoann Gromb, Alexandre Coffre. Avec Dany Boon, Valérie Bonneton, Denis Ménochet, Albert Delpy. Image : Pierre Cottureau. Montage : Sophie Foudrinoy. Musique : Thomas Roussel. France, 2013, 92 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Le dramaturge Edward Albee n'a pas eu besoin de ratisser l'Amérique de long en large pour livrer la plus spectaculaire des chicanes de ménage dans *Qui a peur de Virginia Woolf?*. Ce n'est pas le cas du cinéaste

Alexandre Coffre, sollicitant rien de moins que cinq pays européens, et surtout le fameux volcan islandais dont le nom (Eyjafjallajökull) a fait le cauchemar des présentateurs de nouvelles, et son nuage de cendres, celui de millions de voyageurs paralysés dans les aéroports en mars 2010.

Au milieu de cette pagaille de dimension internationale, il parachute un duo dépareillé et désaccordé; présent dans la même pièce, ce couple depuis longtemps séparé est toujours prêt pour une bonne engueulade farcie de quelques claques et autres coups bas. Alors qu'Alain (Dany Boon) et

Valérie (Valérie Bonneton) volent en direction de la Grèce pour le mariage de leur fille — mais surtout pas dans la même section, madame étant plus riche que monsieur —, leur avion est détourné vers l'Allemagne, les forçant à faire le reste du voyage ensemble, et par de multiples moyens qui évoquent des péripéties dignes du *Corniaud*, avec Bourvil et Louis de Funès.

Devant *Le volcan*, on trouvera vite du génie aux vieilles comédies françaises, enfilade de situations absurdes et assourdissantes sur les routes de Slovénie ou les forêts d'Albanie, toutes ponctuées de blagues

pas toujours inspirées et livrées en mode hystérique. Dany Boon se garde bien de hausser le ton, préférant sa posture de niais sympathique, un fonds de commerce de plus en plus usé. Loin d'être une nouvelle venue mais abonnée depuis toujours aux rôles secondaires, Valérie Bonneton en fait des tonnes sans grands efforts; ses dons comiques lui assureront un ticket vers le haut de l'affiche.

Domage que toute cette aventure pointe constamment vers le bas, guidée par un pilote perdu dans un épais nuage de cendres volcaniques. Épais, c'est le cas de le dire.

Collaborateur
Le Devoir

ORCHARD

SUITE DE LA PAGE E 1

porte. La révolte qui pétarade à quelque chose de ridicule devant le silence, d'un peu honteux. Ta révolte à toi à la port al tier. Elle ne s'encombre de rien. Elle ne cherche même pas à se justifier. Pour s'articuler, elle puise à même sa profonde muette et ça lui suffit. La mienne, à côté, fait ce qu'elle peut. Elle se retient de justesse, par fierté, mais elle transpire par tous mes pores, là, sous le soleil aveuglant. Comme elle ne

peut crier — fierté disais-je — elle a très envie d'ouvrir les jambes et de danser.

Je me rappelle. On est là, au

bord de la mer, at the Maine's Most Famous Summer Resort, Old Orchard Beach, lieu désiré, convoité, attendu, longtemps ca-

ressé en rêves par les badauds qu'on aperçoit, au fond pareils à nous, je le suppose. On les voit promener leur peau laiteuse et vierge d'être venue du fin fond des terres du continent, ignorant à l'époque les dangers des ultraviolets. L'endroit nous est encore inconnu, mais ce qui m'étonne d'emblée, c'est le contraste du bleu-cyant-forcément-joyeux avec l'absence de ta voix. On voit tous les deux la mer pour la première fois, et tu as choisi ce moment pour cesser tout à fait de parler.

Au début je ne remarque rien. Les heures passant — toujours rien — je m'imagine être

coupable de quelque chose. Pendant que tu promènes ton indifférence sur le marché aux fleurs, je cherche. Je décortique les derniers jours passés ensemble. Le plus dérangeant avec le sentiment de culpabilité c'est qu'il vous rend coupable. Alors je lutte. Après tout je n'ai rien fait, toi non plus, on a seulement roulé. Il fait beau, on pourrait être heureux comme des cons, rire comme des fous, se saouler de cocktails extravagants en remuant leurs parasols fluo miniatures, se foutre de notre mauvais anglais, se mouiller les pieds jusqu'aux mollets, surpris par la grosse vague que

personne ne voit jamais venir. À la place tu te tiens en retrait et je lutte, et je ne sais pas contre quoi, je ferme les yeux, je ressasse, je ravale une colère étrange, sans bouger je m'imagine frapper le sol de ma danse fantasmée, je commande un coke diète en t'observant du coin de l'œil.

J'ai le nez planté dans les gadgets du marchand de souvenirs. Juste au moment où je me dis c'en est trop et me décide à te secouer — tant pis pour la fierté — j'aperçois ce tableau miniature sur carton. L'allée surélevée, le casino, la même grosse dame à robe bleue, les mêmes enfants dans l'écume: une copie conforme du décor où la scène de notre vie se déroule, mais vue de l'autre bout de la passerelle. Une parfaite réplique, sous l'aspect d'une carte postale jamais envoyée, que je tiens entre mes mains aujourd'hui et dont je comprends seulement maintenant à quel point, avec ses apparences de beau temps, elle mentait. En l'achetant, je n'avais pas remarqué qu'elle avait été à demi adressée par un inconnu qui l'avait remplacée ainsi sur le présentoir, et que son verso comportait deux traces de vérité. L'adresse floue: Atlantique. Et le vide laissé sur la partie gauche: ton silence.

Collaboration spéciale
Le Devoir

Lire • Les autres textes de la série. ledevoir.com/poste-scriptum

MATHIEU DEMY DENIS PODALYDÉS

Les Conquérants

UN FILM DE XABI MOLIA

LE MONDE LEUR APPARTIENT...

★★★★★
« On rit beaucoup et souvent »
ANNE DIATKINE, ELLE

★★★★★
« ...un récit d'aventures à la Indiana Jones... »
SOPHIE GRASSIN, TÉLÉVISIONS

★★★★★
LE PARISIEN

★★★★★
PREMIÈRE

★★★★★
L'HUMANITÉ

★★★★★
POSITIF

★★★★★
LA CROIX

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CINÉMA EXCENTRIS CINÉMA LE CLAP

EXCENTRIS

ET AUSSI À L'AFFICHE :

LES CONQUÉRANTS
XABI MOLIA

MY SWEET PEPPER LAND
HINER SALEEM

GERONTOPHILIA
BRUCE LABRUCE

IDA
PAWEŁ PAWLKOWSKI

BOYHOOD (JEUNESSE)
RICHARD LINKLATER - 163 MIN.
OURS D'ARGENT MEILLEUR RÉALISATEUR - BERLIN 2014

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

ET AUSSI DE NOMBREUX TITRES SUR
CINEMAEXCENTRIS.COM

CINÉMA EN LIGNE

CULTURE › LIVRES



STÉFAN/CC

«J'ai l'impression que dans les pétards des artificiers qui font trembler nos murs résonne l'écho des obus israéliens, et ça m'écœure.»

La bande de Gaza

LOUIS
HAMELIN

À la mi-juillet, à Sherbrooke, chaque soir, on se croirait dans la bande de Gaza pendant une opération de représailles de l'armée israélienne. Boum boum! Réveillé en sursaut, mon petit garçon se bouche les oreilles et pleurniche. «Pourquoi les feux d'artifice, papa?» Je lui réponds que certaines personnes, pour s'amuser, ont besoin de bruit. Il leur faut du bruit, et des couleurs. Il n'en faut pas moins pour les intéresser au ciel, leur faire lever la tête du barbecue. Ils ne voient pas le fin croissant de lune, le nuage en forme de sous-marin, la Grande Ourse luttant vaillamment contre l'orgie lumineuse de cette concentration urbaine. Tout comme ils sont indifférents aux va-et-vient du cardinal, à l'hymne minuscule et pimpant du bruant chanteur sur son fil. Ce qu'ils aiment, c'est la beauté facile des grosses gerbes. Les voici qui convergent vers le lac des Nations avec leurs chaises pliantes et des progénitures en remorque, bien fébriles et obéissantes, tous ces gogos gags programmés pour faire oh et ah au bon moment. Mais que peut bien répondre le père

palestinien à l'enfant qui lui demande en pleurant, les mains plaquées sur les oreilles: «Pourquoi les bombes, papa?» Solidarité avec Gaza? Qu'est-ce que vous diriez d'un peu de silence pour commencer... J'ai l'impression que dans les pétards des artificiers qui font trembler nos murs résonne l'écho des obus israéliens, et ça m'écœure.

Juillet, c'est le mois gluant, le mois de la grégarité, de la bedaine et du six-pack, le mois où le monde sort le plus, se montre le plus, où il s'écoule à ciel ouvert et sur l'autoroute avec ses tatouages, ses tares exhibées, ses moteurs reconconditionnés. Un monde de plus en plus difficile à aimer. De plus en plus épidermique, réseauté, branchouillé par tous les pores, cationique, à l'abri de son environnement immédiat, du coupe-herbe du voisin, du sens de l'histoire.

De plus en plus facile à décrire, aussi. David Treuer: «[...] petites villes transformées en banlieues, parsemées de concentrations en volutes de maisons toutes identiques, de lotissements et de terrains de golf. [...] Les maisons sont plantées en rangs qui se tortillent et tournent autour des ondulations du terrain; il y a des hectares et des hectares de banlieues en expan-

sion, toutes semblables, disposées à intervalles réguliers, placides. C'est la richesse ordinaire. Et c'est l'Amérique ordinaire.» (Indian Roads, Albin Michel, 2014).

Les magasins sont au bout de l'autoroute. Il faut une auto par personne pour vivre là. Le bonheur préfabriqué est un produit d'exportation comme un autre. Bientôt l'Inde, la Chine...

Dans *Les vents de Vancouver*, récit de ses pérégrinations sur la côte du Pacifique et en Alaska, Kenneth White rapporte une conversation entendue au pays des ours Kodiak: «De plus en plus de rapports arrivent, démontrant que nous avons franchi un seuil, atteint un point critique. Cela est dû principalement à l'accroissement d'une seule espèce, et qui plus est, épouvantablement vorace. Un énorme déséquilibre. A ce jour, il y a environ sept milliards d'humains sur la planète, avec un taux de croissance d'environ soixante-quinze millions par an [sic]. Faites un petit calcul [...] — Oui et alors, qu'est-ce qu'il faut faire? — Réduire la population humaine, bien sûr. Mais qui va en prendre la responsabilité? Tous les politiciens et les économistes n'ont que la croissance à la bouche. — L'écologie? — Un effort louable. Mais probable-

Aujourd'hui, pas de critique de livre. Assez d'histoires. Le silence, et salut à Gaza.

ROMAN QUÉBÉCOIS

Extraterrestres et mélasse

CHRISTIAN DESMEULES

En relatant une rencontre entre un gamin difficile et un adulte désœuvré dans *Le lieu précis de ma colère*, son quatrième roman, Marie Clark ajoute sa petite pierre au grand fantasme de la famille reconstituée dans la littérature.

Benjamin, 30 ans, n'a jamais fini son secondaire et étire son chômage. «Je collectionne les désertions d'être aimé depuis ma naissance», nous explique rapidement ce décrocheur qui se décrit aussi comme un «humain difficile».

René-Xavier (dit RX), huit ans, pique des crises à répétition et sa mère célibataire croit qu'il pourrait bénéficier (en plus du Ritalin qu'il consomme) d'une présence masculine. Le hasard fera se rencontrer ces deux «extraterrestres» qui ont certains

atomes crochus, avant que la mère de RX ne propose à Benjamin de jouer au baby-sitter (pour commencer). Une relation qui évoluera vite en amitié.

Profession: grand frère

Tandis que les deux décideront de construire un prototype de vaisseau spatial dans la cour arrière, l'adulte réalisera que le gamin est encore plus seul que lui et se découvrira une vocation de travailleur social et de famille d'accueil pour jeunes en difficulté, retrouvant du même coup estime de soi et ambition. Auto-proclamé «préservateur de flamme dans les yeux des enfants», Benjamin souhaite mettre sur pied «un centre de recollage et de décollage pour jeunes extraterrestres».

Entre la famille recomposée et la tribu d'élection, leurs

aventures frôleront parfois le rocambolesque, surtout quand surviendra une histoire de vélos volés et de gang de rue (peu vraisemblable), épisode qui donne une couleur plus faible à la seconde moitié du livre — fantaisiste et épiphrasé. Tous les adultes, hormis quelques méchants, y sont gentils, pleins d'énergie, prêts à se plier aux caprices des gamins. On est hors de la réalité, bien sûr, dans un monde de pensée magique peint en rose et dégoulinant de bons sentiments. Pourquoi pas?

Marie Clark, révisoire et rédactrice professionnelle, animatrice d'ateliers d'écriture et coach littéraire, use de dialogues qui sonnent juste, qui sont vifs et empreints d'une certaine humanité. On pourra aussi tracer des parallèles avec l'un de ses précédents romans,

ment trop tard. On se laissera imperceptiblement glisser d'une petite apocalypse à une autre, jusqu'à ce qu'arrive la grande. De toute façon, l'humanité préférera continuer à se raconter des histoires...

L'humanité ne se raconte pas seulement des histoires, elle construit aussi des cimenteries en Gaspésie. Le marché est déjà saturé, comme pour le jus de La Romaine? Pas grave. Tant qu'à rester pris avec les déchets du pétrole de Monsieur Harper, aussi bien les brûler pour produire du ciment, et on utilisera le ciment pour lancer de nouveaux produits de barrages et... et... C'est ça. Cette terre de chômage chronique avec ses grands bouts de nature sauvage restant à polluer était le site tout désigné pour accueillir l'industrie la plus polluante de l'histoire du Québec.

Le Parti québécois est le parti du béton. Le Parti libéral est le parti du béton. Et quand la CAQ va prendre le pouvoir, elle sera le parti du béton.

Alors aujourd'hui, pas de critique de livre. Assez d'histoires. Le silence, et salut à Gaza.

LES VENTS DE VANCOUVER

Kenneth White

Traduit de l'anglais (écossais) par Marie-Claude White
Le mot et le reste
Marseille, 2014, 176 pages

Mes aventures d'apprenti chevalier presque entièrement raté (Hurtubise, 2008), dans lequel Benjamin, un garçon de huit ans hyperactif, racontait ses tentatives pour s'assagir et obtenir son «diplôme de chevalier». Même trajectoire d'apprentissage, histoire d'approvisionnement entre adultes et enfants similaire.

Mais la ligne est souvent mince en littérature entre humanité et bons sentiments. Tout est affaire de dosage. Et quand ça dégouline, c'est comme tout le reste, ça salit les doigts.

Collaborateur
Le Devoir

LE LIEU PRÉCIS DE MA COLÈRE

Marie Clark

XYZ
Montréal, 2014, 196 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Présence de l'absence

CHRISTIAN DESMEULES

En publiant son premier recueil, Sylvie Gendron, née en 1964 à Montréal, s'amène avec une vingtaine de nouvelles assez bien tournées qui abordent de manière plus ou moins frontale le thème du temps qui passe, son effet sur les corps et sur les consciences. Sans qu'on mette directement le doigt dessus, il y est aussi beaucoup question de solitude et de transcendance.

L'auteure le fait notamment à travers la chronique d'un couple «fusionnel» qui traverse une crise à l'heure de prendre sa retraite (*Dernière séance*) ou la trajectoire de deux amies d'enfance, proches mais néanmoins très différentes. L'une est devenue prof de mathématiques, tandis que l'autre, qui a eu un parcours plus sinueux, va au bout d'une passion spontanée pour l'œuvre et la vie de la philosophe Simone Weil (*Champ d'étoiles*). Leur histoire dessine une morale qui enjoint à chacun de suivre sa voie.

Le monologue déjanté de *La recette du bonheur* ne dit pas autre chose: «Il faut faire vite. Trouver une direction. Un sens. Une mission de vie. Ou, plus modestement, un menu. Faire vibrer nos cinq sens sous le fouet hyperpuissant du plaisir. Sans devenir fous.»

Même constat aussi dans cette nouvelle où un moine-jardinier de 80 ans qui vit depuis presque un demi-siècle dans une abbaye des Pyrénées françaises explore dans une lettre qu'il écrit à sa sœur sa relation avec leur frère qui vient de mourir (*L'edelweiss*). Ailleurs, c'est la rencontre à Paris entre une Québécoise et une sorte de sosie d'Anne Hébert sur fond d'expérience musicale quasi mystique (*Chœurs*).

«Il faut faire vite. Trouver une direction. Un sens. Une mission de vie. Ou, plus modestement, un menu. Faire vibrer nos cinq sens sous le fouet hyperpuissant du plaisir. Sans devenir fous.»

Extrait de *Quelqu'un*

Dans d'autres nouvelles encore, flirtant avec la folie, Sylvie Gendron joue plutôt habilement du déséquilibre psychologique des personnages, source inépuisable d'inquiétante étrangeté. Étrangereté qui en pousse certains, telle Irène dans *Une rose sans pourquoi*, à lever les yeux au ciel et à ne plus se croire seuls: «Pour la première fois de sa vie, elle avait eu ce matin plus qu'une conviction ou qu'une connaissance: une certitude. Il y avait Quelqu'un.» Qui ça? L'histoire ne le dit pas.

Collaborateur
Le Devoir

QUELQU'UN

Sylvie Gendron

L'Instant même

Québec, 2014, 138 pages

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS
Du 14 au 20 juillet 2014

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)

| RANG | AUTEUR/ÉDITEUR | CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES) |
|-------------------------|--|--|
| Romans québécois | | |
| 1 | Métis Beach / Claudine Bourbonnais/Boréal | 1/11 |
| 2 | La vie sucrée de Juliette Gagnon • Tome 1 / Nathalie Roy/Libre Expression | 3/9 |
| 3 | Fanette • Tome 7 Honneur et disgrâce / Suzanne Aubry/Libre Expression | 2/7 |
| 4 | Les héritiers du fleuve • Tome 3 1918-1929 / Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean | 5/15 |
| 5 | Les dames de Bretagne • Tome 1 Farouches / Jean Nahenc/Ada | 9/2 |
| 6 | Un voisinage comme les autres • Tome 2 / Rosette Laberge/Les Éditeurs réunis | 4/6 |
| 7 | Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 2 / Michel David/Hurtubise | 6/17 |
| 8 | Les années de plomb • Tome 2 / Jean-Pierre Charland/Hurtubise | 7/10 |
| 9 | Ce qui se passe au congrès reste au congrès! / Amélie Dubois/Les Éditeurs réunis | 10/2 |
| 10 | Un voisinage comme les autres • Tome 1 / Rosette Laberge/Les Éditeurs réunis | 8/5 |
| Romans étrangers | | |
| 1 | Central Park / Guillaume Musso/XO | 1/16 |
| 2 | Ceux qui tombent / Michael Connelly/Calmann-Lévy | 3/4 |
| 3 | Une autre idée du bonheur / Marc Levy/Robert Laffont Versilio | 2/12 |
| 4 | Georgian • Tome 2 Si vous aimez jouer / Sylvia Day/Flammarion Québec | 6/2 |
| 5 | Le bleu de tes yeux / Mary Higgins Clark/Albin Michel | 4/9 |
| 6 | Muchachas • Tome 3 / Katherine Pancol/Albin Michel | 5/6 |
| 7 | Trois / Sarah Lotz/Fleuve noir | -/1 |
| 8 | Adultère / Paulo Coelho/Flammarion | 7/6 |
| 9 | La faiseuse d'anges / Camilla Läckberg/Actes Sud | 10/2 |
| 10 | Joyland / Stephen King/Albin Michel | 8/9 |
| Essais québécois | | |
| 1 | De remarquables oubliés • Tome 2 Ils ont couru l'Amérique / S. Bouchard M.-C. Lévesque/Lux | 1/5 |
| 2 | Poing de mire / Normand Lester/Homme | 3/14 |
| 3 | Constituer le Québec. Pistes de solution... / Roméo Bouchard/Atelier 10 | 2/9 |
| 4 | La revanche des moches / Léa Clermont-Dion/VLB | 5/15 |
| 5 | Chroniques politiques • Tome 1 1966-1970 / René Lévesque/Hurtubise | 4/2 |
| 6 | Paradis fiscaux : la filière canadienne / Alain Deneault/Écosociété | -/1 |
| 7 | Qu'en dis-tu, Socrate? / Robert Aird Yves Trotter/VLB | 6/2 |
| 8 | Henri-Paul Rousseau, le siphonneur... / Richard Le Hir/Michel Brûlé | -/1 |
| 9 | Le tour du jardin. Entretiens avec Mathieu Bock-Côté... / Jacques Godbout Mathieu Bock-Côté/Boréal | -/1 |
| 10 | Le corps-marché / Céline Lafontaine/Seuil | -/1 |
| Essais étrangers | | |
| 1 | Le capital au XXI ^e siècle / Thomas Piketty/Seuil | 1/11 |
| 2 | La vérité sur les médicaments / Mikkel Borch-Jacobsen/Édito | 2/23 |
| 3 | La grande vie / Christian Bobin/Gallimard | 4/19 |
| 4 | Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance / Matthieu Ricard/NIL | 6/38 |
| 5 | Le sens de ma vie / Romain Gary/Gallimard | 3/4 |
| 6 | Le réel n'a pas eu lieu. Le principe de Don Quichotte / Michel Onfray/Autrement | -/1 |
| 7 | L'innovation destructrice / Luc Ferry/Plon | -/1 |
| 8 | La force des discrets. Le pouvoir des introvertis... / Susan Cain/Lattès | -/1 |
| 9 | Construire l'ennemi. Et autres écrits occasionnels / Umberto Eco/Grasset | 9/3 |
| 10 | Les somnambules. Été 1914, comment l'Europe... / Christopher Clark/Flammarion | 8/3 |

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

PEINTURE FRAÎCHE ET NOUVELLE CONSTRUCTION
Jusqu'au 30 août 2014
10^e édition | 44 artistes | 12 universités
Le meilleur de la relève pancanadienne

A POSTERIORI
Jusqu'au 30 août 2014
Exposition 10^e anniversaire
réunissant 18 anciens participants

Art Mur www.artmur.com
5826, St-Hubert, Montréal (Québec) (514) 933-0711

Image: Phil Delisle

SODEC Québec

CULTURE › LIVRES



WILLIAM WEST AGENCE FRANCE-PRESSE

Dans *Miser sur l'égalité*, les auteurs rappellent que l'égalité passe notamment par des hausses d'impôt pour les plus riches, par le syndicalisme et par des politiques sociales solidaires.

Quand l'égalité fait du bien



LOUIS CORNELIER

Chaque année, en juin, l'Institut Fraser tente d'enfumer l'opinion publique avec sa « *journalée de l'affranchissement fiscal* » (tombée le 14 juin en 2014). L'idée est simpliste : l'Institut fait la somme des taxes et impôts que doit payer annuellement une famille moyenne et calcule le nombre de jours de travail que cela représente. Il considère cet effort comme le tribut que les contribuables doivent payer au gouvernement avant de pouvoir travailler pour eux. Le message est clair : ce que nous donnons à l'État est perdu pour nous.

Le message, cependant, est stupide : nos taxes et impôts servent évidemment à financer des services publics (santé, éducation, services sociaux, sécurité du revenu, police, justice, etc.), que nous devrions assumer directement et individuellement s'ils n'étaient financés collectivement. C'est notamment pour redire cette évidence, niée par l'Institut Fraser, que l'Institut de recherche en économie contemporaine (IREC) a décidé d'opposer, cette année, son concept de « *journalée de la solidarité fiscale* » à la bête « *journalée de l'affranchissement fiscal* ». Manière de rappeler que payer des taxes et impôts, c'est aussi travailler pour nous.

« *L'impôt constitue l'outil principal dont nous disposons pour exprimer nos choix collectifs en matière de citoyenneté sociale et de bien-être* », explique la politologue Jane Jenson, de l'Université de Montréal, dans

« *L'impôt constitue l'outil principal dont nous disposons pour exprimer nos choix collectifs en matière de citoyenneté sociale et de bien-être* »

Jane Jenson, dans *Miser sur l'égalité*

Miser sur l'égalité, un essai collectif qui plaide pour une société juste. Les mécanismes du marché, laissés à eux-mêmes, tendent à faire augmenter les inégalités économiques. Or ces dernières ont des effets délétères sur le tissu social et nuisent à tous, surtout aux plus pauvres, mais aussi aux plus riches.

Le culte de la croissance

Cette thèse a été solidement développée par les épidémiologistes britanniques Richard Wilkinson et Kate Pickett dans *L'égalité, c'est mieux* (Écosociété, 2013), un essai que j'ai qualifié, l'an dernier, de bible pour la gauche occidentale sociale-démocrate. Ce livre, en effet, établit une corrélation statistique entre la réduction des inégalités économiques et la réduction des problèmes sociaux. En comparant les sociétés riches les plus égalitaires (pays scandinaves et Japon) aux plus inégalitaires (États-Unis, Royaume-Uni, Portugal), les auteurs montrent que les premières permettent une meilleure qualité de vie à presque tous les égards. Les plus défavorisés sont les premiers à en bénéficier, mais les plus riches y trouvent aussi leur compte.

Un poncif économique veut qu'il faille créer la richesse

avant de la redistribuer. Il sert principalement à nourrir un culte de la croissance économique à tout prix (dont les bénéfices sont principalement accaparés par les plus riches) et à justifier un report aux calendes grecques des politiques de redistribution. Or, selon Wilkinson et Pickett, dans les sociétés riches, la croissance économique « *a achevé l'essentiel de son travail* », en ce sens que « *les niveaux de bien-être et de bonheur ont cessé d'augmenter de concert avec la croissance économique* ». Pour améliorer la situation globale de ces sociétés, la réduction des inégalités doit être mise en avant.

Nuances et précisions

Sous la direction d'Alain Noël et Miriam Fahmy, les auteurs de *Miser sur l'égalité*, presque tous professeurs d'université, s'inspirent du livre de Wilkinson et Pickett pour réfléchir à l'égalité en contexte québécois, qu'ils explorent à partir d'angles différents. Tous partagent la thèse principale des épidémiologistes — l'égalité, c'est mieux —, mais plusieurs d'entre eux lui apportent des nuances et des précisions.

Philosophe, Christian Nadeau s'intéresse à la morale de l'égalité. Cette dernière, explique-t-il, permet une vraie liberté. Sans égalité, les relations entre les citoyens sont réduites à des rapports de pouvoir, alors que la liberté « im-

plique une réelle indépendance et une interdépendance » de tout un chacun.

Économiste français, Éloi Laurent montre que les inégalités économiques détruisent l'environnement. Dans les pays riches, la classe moyenne est incitée à surconsommer pour imiter la classe riche. Dans les pays pauvres, les besoins liés à la survie font oublier le souci environnemental. Partout, « *plus la création de richesses d'un pays est accaparée par un petit nombre, plus le reste de la population aura besoin de compenser cet accaparement par un surcroît de développement économique* », souvent nuisible à l'environnement.

Le politologue Henry Milner insiste sur l'importance, pour réaliser l'objectif d'égalité, de la redistribution non matérielle, grâce à des services d'éducation aux adultes et au soutien des médias étatiques. Pour lui, l'égalité des compétences civiques est essentielle. « *Puisque des individus informés perçoivent plus clairement les effets des choix politiques, il y a des raisons de s'attendre à ce que les sociétés informées soient plus égalitaires* », écrit Milner.

Viser plus d'égalité, rappelle bien des auteurs de ce livre, passe aussi par des hausses d'impôt pour les plus riches (la tendance, depuis 30 ans, est à la baisse), par le syndicalisme et par des politiques sociales solidaires.

Cet éclairant ouvrage, qui fait toutefois l'impasse sur le scandale de l'évasion fiscale, dit rigoureusement que l'Institut Fraser a tort.

louisco@sympatico.ca

MISER SUR L'ÉGALITÉ
Sous la direction d'Alain Noël et Miriam Fahmy
Fides
Montréal, 2014, 280 pages

LA VITRINE



ESSAI

CONSTRUIRE L'ENNEMI
ET AUTRES ÉCRITS OCCASIONNELS
Umberto Eco
Traduit de l'italien
par Myriem Bouzahr
Bernard Grasset
Paris, 2014, 302 pages

Umberto Eco n'est pas seulement un incontournable à insérer dans les mots croisés. « *Écrivain italien* » en trois lettres, c'est lui, mais c'est aussi un sémioticien célèbre et un écrivain dont le roman *Au nom de la rose* a été un succès mondial, traduit dans toutes les langues, adapté au cinéma. *Construire l'ennemi* est un recueil de courts essais ou de conférences prononcées par notre auteur. Dans l'introduction, Eco nous prévient que, laissé à lui-même, il aurait retenu *Écrits occasionnels* comme titre. Mais l'éditeur a préféré une appellation plus directe. Pourquoi *Construire l'ennemi*? Eco raconte qu'à New York un chauffeur de taxi pakistanais lui avait demandé quels étaient les ennemis des Italiens, ceux qui les massacraient et les autres qu'ils massacraient. « *Avoir un ennemi est important pour se définir une identité*, écrit l'auteur, *mais aussi pour se confronter à un obstacle, mesurer notre système de valeurs et montrer sa bravoure. Par conséquent, au cas où il n'y aurait pas d'ennemi, il faut le construire.* » Eco, qui a tout lu, passe en revue les ennemis que les humains ont réussi à se créer tout au long de l'Histoire. Les étrangers, les lépreux, les femmes : le coupable doit être l'autre. En plus de ce texte, on trouve un essai hilarant sur les dix-sept raisons qu'on a avancées pour s'en prendre à l'*Ulysse* de James Joyce, un autre sur l'hyperbole chez Victor Hugo, un troisième brillantissime sur la beauté du feu. Tout n'est pas d'égal intérêt, mais on retient de cette lecture l'impression d'être un peu ignare. Ce qui devrait aiguïser notre soif de connaître.

Gilles Archambault



BANDE DESSINÉE

FAUT QU'ON Y AILLE SINON ON VA LOUPER LE DERNIER DRAKKAR
Muzo
L'Association
Paris, 2014, 64 pages

Pour créer une bande dessinée, il faut d'abord définir les cases, ensuite découper les phylactères et se tailler quelques interjections et onomatopées en faisant bien attention de ne pas se donner un coup de marteau sur les doigts pendant toutes ces opérations. Sinon, c'est l'infirmerie, le mercurochrome — cet anti-septique rouge de Français —, la rencontre avec une infirmière canon et le début d'une romance qui pourrait faciliter la mise en couleur du projet. Conseils absurdes pour guide de création d'une bédé qui l'est tout autant? Totalemment, mais ils sont également assumés par le jeune auteur Muzo, qui signe ici une méta-œuvre désopilante sur l'assemblage d'un récit dessiné qui finit par le devenir tout autant. On y trouve des planches montées sur un éléphant, un gang de Vikings perdu dans l'histoire, de l'absurde, de l'humour fin et finalement une petite plaquette qui divertit sans prétention, mais avec intelligence.

Fabien Deglise



RÉCIT

JOURNAL D'UN RECOMMENCEMENT
Sophie Divry
Notabilia
Lausanne, 2014, 86 pages

Pendant un an, faire le registre des pensées venues de la pratique chrétienne : voilà le curieux programme que s'est fixé Sophie Divry, par la voix de sa narratrice, pour son deuxième livre. Chaque dimanche, elle raconte sa messe, le rite, l'Église catholique française, dans un geste sec et précis. Le journal — lieu idéal de la forme brève et de l'introspection — se fait ici un cadenas de points-virgules, reliant les ivresses et les doutes. Et comme on est jamais plus dur qu'envers les siens, Divry s'attarde sur la rugueuse réalité de l'Église, son « *ensorcellement froid* », son « *peuple des chevrotantes* », son « *ordonnée agonie* » et ses « *ruines vivantes* ». Inséparable cependant de sa respiration, d'une « *chaleur sincère* », d'un désir et d'une « *douceur au ventre, comme après un orgasme* ». Consciente de ses paradoxes, la narratrice témoigne en progressiste, invente sa propre grammaire et tire sur les lieux communs de la reconversion tout en reconnaissant son besoin de religion. Un regard essentiel, car critique, pour aborder l'Église d'aujourd'hui. Douce leçon d'humilité.

Joseph Boju

POLAR

James Lee Burke : le blues lancinant du bayou

MICHEL BÉLAIR

Alors que la Louisiane se remet à peine du déversement de brut qui imprègne le moindre recoin du bayou, Dave Robicheaux remonte péniblement la pente à l'hôpital en voguant d'un souvenir pénible à l'autre sous l'influence de la morphine. Sérieusement touché lors de sa dernière enquête, il est le seul à se rendre compte de la visite d'une jeune chanteuse de blues, Tee Jolie Melton, qui lui laisse un enregistrement de sa version de *Creole Belle* qu'il est le seul à entendre... avant qu'elle ne disparaisse.

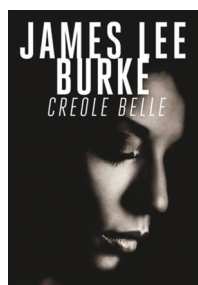
Dehors toutefois, les ciels mauves et les odeurs sucrées de New Iberia vont bientôt ramener Robicheaux à la réalité : son ami

Clete Purcell est encore mêlé à quelques histoires louches, un nouveau tueur à gages du nom de Caruso vient de frapper dans la petite pègre locale, et l'on retrouve dans la paroisse voisine le corps de Blue, la sœur de Tee Jolie, dans un bloc de glace. On ne s'ennuie pas sur les rives du Bayou Teche.

Tout cela se corse lorsque l'enquête mène Robicheaux sur le domaine des Dupree, où règne toujours un vieillard un peu raide d'allure ayant fait partie de la Résistance française, Alexis Dupree. Il se passe là, Dave le sent tout de suite, des choses pas tout à fait claires en rapport direct avec

la disparition de Tee Jolie Melton et de sa sœur.

Pour se faire une idée du climat littéralement électrique qui s'impose peu à peu, il faut rajouter à ce portrait d'ensemble une série de personnages hallucinants dont seul James Lee Burke a le secret : une belle fantomatique, un prédicateur véreux, des hommes politiques corrompus, un magnat du pétrole intouchable et même un ancien nazi. Sans oublier un Clete Purcell égal à lui-même au moment où il retrouve sa fille perdue et, surtout, ce personnage central et omniprésent du bayou que l'on continue à voir et à sentir des heures après avoir fermé les pages du livre.



Pas étonnant que l'éditeur français parle de Burke comme du « *Faulkner de la Louisiane* » ; on pourrait facilement ajouter le nom de Tennessee Williams pour la charge dramatique du destin qui pèse sur la paroisse de New Iberia et de ses habitants. Un grand livre magnifiquement traduit, dur, odorant, coloré de teintes sombres, d'effluves de pétrole brut et de vérités pas toujours faciles à admettre.

Collaborateur
Le Devoir

CREOLE BELLE
James Lee Burke
Traduit de l'anglais
(américain) par
Christophe Mercier
Rivages
Paris, 2014, 620 pages



ESSAI

LE DROIT DE SAVOIR
Edwy Plenel
Points
Paris, 2014, 144 pages

Cofondateur et directeur de *Mediapart*, un journal numérique indépendant et participatif qui, depuis 2008, a mené de retentissantes enquêtes sur des malversations politico-économiques en France, Edwy Plenel propose, dans cet énergique opuscle, un plaidoyer pour un journalisme d'information sans complaisance. La démocratie, rappelle-t-il, ne se limite pas à la liberté d'expression des opinions et au droit de vote ; elle exige que soit accessible une information complète et de qualité sur toutes les affaires d'intérêt public. Or nos démocraties occidentales, malgré leurs prétentions, sont loin de correspondre à cet idéal. Réquisitoire contre la culture du secret des dirigeants politiques et contre un « *capitalisme rapace* » qui a fait des paradis fiscaux le cœur de la nouvelle économie, l'essai de Plenel s'avère un vibrant éloge du journalisme d'information rigoureux et courageux, notamment numérique, au service des citoyens.

Louis Cornellier